NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

66 N° 9 1939

Essai sur la nature de l'unité religieuse (I) (suite).

Arthur SMALLWOOD

p. 1047 - 1074

https://www.nrt.be/fr/articles/essai-sur-la-nature-de-l-unite-religieuse-i-suite-3687

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

ESSAI SUR LA NATURE DE L'UNITÉ RELIGIEUSE

(*Suite*)

L'Eglise, organisme surnaturel vivant.

Les assertions précédemment développées (1), relatives à la nécessité de l'existence d'un don de Dieu, don d'une foi divine et aussi d'un centre de vraie foi en ce que nous pouvons appeler le « Corps de la foi », ne sauraient occasionner de surprise ou soulever d'objections chez ceux pour qui la croyance à la vie spirituelle et surnaturelle est une croyance à une vie réelle, et pour qui le Corps visible de cette vie dans le monde est une nouvelle création de l'homme dans le Christ, Corps dont les membres, nés par régénération et établis dans une relation divine, sont déiformes.

Si donc on croit à la réalité de cette dignité divine du Corps des fidèles, de ce grand Mystère, l'Eglise de Dieu, en qui Dieu, par le souffle de l'Esprit-Saint, tire de la « poussière » de l'humanité déchue une nouvelle et divine humanité dans le Christ, il semble alors bien étrange que Dieu ait pu omettre de placer dans la nature de ce Corps un quelque chose qui soit, pour ainsi dire, la « clé » de la coordination et l'unité de ce Corps. Ce serait bien étrange puisque, dans la création naturelle, on constate l'universalité d'une prévoyance analogue pour l'auto-conservation de toute créature vivante.

Il n'est évidemment pas légitime de dire que l'analogie avec la création des organismes naturels vivants offre une preuve décisive de ce que doit être la nature d'un Corps qui, lui, est surnaturel. Mais dans le cas qui nous occupe l'analogie est de celles que l'on peut suivre. Sur cette conception biologique de la nature de l'Eglise, — organisme renfermant, sous l'influence d'un principe central d'auto-identité, un riche développement et une différenciation des fonctions organiques, — nous avons

(1) Au début de cette seconde partie, nous rappelons à l'attention du lecteur notre remarque d'octobre, p. 936 n. 2, pour qu'il veuille bien en tenir compte dans le jugement de quelques rares formules de cet exposé, imprécises ou moins rigoureuses théologiquement (*Note de la Direction*).

non seulement l'autorité de saint Paul, mais encore l'autorité de Notre-Seigneur lui-même : « La lampe du corps, c'est l'œil. Si donc l'œil est simple, tout le corps sera lumineux ».

La différenciation des fonctions implique, selon saint Paul, une subordination. Toutes les fonctions du corps ne sont-elles pas subordonnées à l'œil dans la question souveraine du discernement, du point de vue visuel ? Ne doit-il pas y avoir, d'après cette analogie, un « œil simple » de la foi dans le Corps qui *vit* par la foi, un vivant organe de foi qui ne faillira pas lorsqu'il faudra discerner entre ce qui est « *de* » foi (et donc une partie de la vraie réponse de l'homme à la révélation de Dieu) et ce qui ne l'est pas, un organe capable d'être la lumière des hommes en proclamant cette foi vraie qui est « vie », et en dissipant les ténèbres de l'erreur qui est « mort » ?

Toutefois, plus nous comprenons que la vie de l'Eglise doit être vue comme une extension de l'Humanité Sainte du Verbe Incarné et une participation de l'humanité à la vie de la Trinité Sainte, plus nous devons nous attendre à ce que sa nature soit transcendante à celle des corps physiques et à celle des sociétés avec lesquelles elle offre des analogies, tels, par exemple, les Etats, les partis politiques, et même, devons-nous ajouter, les « écoles de pensée » en matière religieuse.

Ce n'est pas par manque d'égards envers de tels corps que nous affirmons du Corps du Christ qu'il dépasse absolument tous les autres. Car l'Epouse du Christ, tout comme son Maître, « séjourne » en ce monde, afin de rallier les hommes en l'amitié de Dieu, « pendant qu'il en est temps ». Sa « conversation » est dans le ciel d'où elle attend la venue du Christ. Ces autres corps sont dans le monde, comme en faisant partie, et, quand le Christ viendra, ils finiront en même temps que le monde, mais elle, l'Eglise, héritera alors de toutes choses.

De certains projets œcuméniques d'unité religieuse.

Quand donc nous nous intéressons à la nature de l'Eglise et particulièrement à son unité, il n'est pas raisonnable que des conceptions d'unité ne dérivant que de la considération de corps temporels et n'ayant pas spécifiquement Dieu pour centre viennent entraver et restreindre notre conception de l'unité de l'Eglise. Et cependant ceci arrive fréquemment. C'est **le cas, par exemple, de certains de ces projets d'unité religieuse**

que l'on appelle « œcuméniques » et qui semblent basés sur des notions d'unité tirées de la conception d'un gouvernement démocratique. Ils portent, assez curieusement, dans leur désignation, la marque de leur origine, puisqu'on les appelle couramment : organisations « mondiales ».

Un peu plus d'honnêteté, si nous pouvons ainsi dire, un peu plus de sens commun, et même un peu plus de sens de l'humour devraient intervenir en cette question. Car si Dieu, le Tout-Puissant, laisse les hommes libres de créer parmi eux toutes sortes de groupements, d'en disposer les constitutions, de régler les chartes d'identité, de liberté et d'unité interne qui les régissent, n'est-ce pas aller un peu « loin » que de ne pas Lui reconnaître une entière liberté dans la manière de faire et de conserver sa personnelle et splendide nouvelle création ?

Et si, en outre, au moyen de cette nouvelle création humaine, il lui a plu de « contracter une alliance » pour son Fils unique, et non seulement, pour Sa plus grande gloire, d'orner l'épouse du Christ des grâces sans nombre départies à ses saints, mais encore de la couronner de la gloire d'une auto-identité et d'une unité impérissables, gloire qui est sa chasteté, et cela par des moyens qui ne sont peut-être pas immédiatement évidents pour la manière humaine de penser, qui donc est en droit de Lui dire : Que faites-vous ?

Car il ne s'agit pas ici des cités du monde, mais de la cité de Dieu, son trésor particulier, cité qui lui est chère à l'égal de son Fils unique qu'Il « donna » pour elle afin de « se donner » Lui-même. Si Dieu, comme Il le fait dans les âmes fidèles, s'est réservé une citadelle de vraie foi à l'intérieur de cette cité, la vraie foi étant le principe vital de tous ceux qui habitent là, il est alors étrange que quelques-uns de ceux envers qui s'exerce cette bonne et miséricordieuse providence divine puissent s'étonner de l'action de Dieu.

Peut-être est-ce principalement à cause d'un manque de perspective que l'on prend cette attitude. En fait, elle trahit souvent un oubli de concentrer son attention sur les principes, de préférence aux détails d'organisation. Quand nous essayons d'examiner cette question de l'infaillibilité du point de vue de la religion comprise comme une vie, — l'infaillibilité étant le moyen de conserver cette vie, — ce ne sont pas l'organisation effective et la procédure qui nous intéressent tout d'abord. Ceci relève

de la question, relativement subsidiaire, de l'organisation ecclésiastique. Ce n'est pas *de* cette organisation que l'infaillibilité découle, mais c'est *à travers* elle. Ainsi que dans tous les corps en général, c'est la vie qui, dans l'Eglise, engendre et forme « l'ordre », et non l'ordre qui produit la vie. C'est toujours la caractéristique de la vie, qu'elle soit naturelle ou surnaturelle, de développer graduellement une organisation convenable du corps qu'elle anime. Lorsque la vie se développe, elle adapte l'organisme à ses propres besoins. Il peut se faire que des organes hors d'usage soient appelés à disparaître lorsque des organes nouveaux seront nécessaires.

L'infaillibilité et le développement organique.

Du point de vue de l'infaillibilité et de la disposition organique pourvoyant à son fonctionnement, l'importance de ce principe est simplement celle-ci : si, aux diverses périodes de son histoire, nous trouvons, comme c'est un fait, l'infaillibilité agissant par des formes différentes de l'organisation de l'Eglise, ce n'est pas à la suite d'une déviation quelconque de cette vérité, — à savoir que la révélation de Dieu se trouve dans la foi infaillible de l'Eglise et nulle part ailleurs, — mais c'est parce que la foi de l'Eglise est graduellement arrivée à saisir plus parfaitement et plus pleinement la révélation et, de même que dans les autres formes de vie, à adapter en conséquence les organes appropriés de son Corps. Ainsi, ce sont seulement ceux pour qui la vie de l'Eglise est quelque chose de statique (en dépit du fait que la vie n'est nulle part statique) et sa foi comme « ce qui était » au lieu de la considérer comme « ce qui est », qui peuvent élever devant l'infaillibilité quelque objection, par exemple pour ce motif qu'en 1938 elle se présente sous une forme d'organisation de l'Eglise qui n'était pas connue du temps des Apôtres.

Parmi les œuvres de Dieu, dans la nature où tout est généreuse prodigalité, mouvement incessant, ordre parfait et charme infini, il n'est rien qui puisse donner une apparence de vérité à cette idée étrange que la révélation de Lui-même, en son Fils, puisse être une chose si vide qu'elle aboutisse, en quelque point du temps, par exemple à la date du Concile de Nicée, à l'arrêt de la vitalité et du pouvoir de pénétration de la foi divine, et cela faute d'un intérêt sans cesse nouveau. S'il avait ainsi nourri

l'œil de la foi, nous devrions dire qu'Il a régalé l'œil de la science avec une générosité disproportionnée. Si donc le Corps qui aspire à toujours plus de lumière par son œil simple de foi divine, avait, en fait, cessé, depuis, disons, 1500 ans, de dire qu'il trouve un intérêt nouveau dans la révélation de Dieu, il serait raisonnable de conclure qu'il a cessé de regarder. En fait, l'Eglise proclame exactement le contraire — car elle proclame avoir tant vu que son propre organe de vision s'est modifié *en* regardant et *parce qu'il* regardait. La chose vraiment étrange est que cette revendication même soit traitée « d'obscurantisme » par quelques-uns.

La Révélation est un jaillissement de lumière créatrice.

Ces objections contre l'infaillibilité, élevées en partant de cette supposition que l'infaillibilité n'est rien autre que la présomption de l'autorité ecclésiastique à s'arroger de nouveaux pouvoirs, sont donc, au fond, basées sur une conception imparfaite de la nature de la révélation divine. Elles paraissent l'envisager comme un ensemble de mots vides de sens, sans avoir égard à ce fait que tous les mots humains sont des symboles et que la révélation n'est jamais venue dans le monde de cette façon. La vérité, c'est que la révélation divine est essentiellement un jaillissement de lumière créatrice dans l'ordre surnaturel, jaillissement ayant sa source dans l'acte pur de la Divinité. Cette lumière brilla tout d'abord sur les traits de Jésus-Christ, au jour de la Transfiguration ; maintenant elle resplendit partout, mais, seul, le Corps des fidèles peut l'absorber. Dans ce Corps, elle est le principe non d'une existence languissante, mais d'une vigueur enrichissante jusqu'à la vie éternelle.

Et comme, dans ce Corps, par l'union sacrée de la foi divine et de la divine révélation — union dans laquelle la révélation est le principe qui donne, et la foi le principe qui reçoit et conserve, — des formes innombrables et toujours nouvelles de sainteté, de pouvoir sans limites, se manifestent parmi les saints, ainsi, dans ce même Corps, est amené à la lumière, le rendant ainsi toujours plus neuf et plus beau, ce qui, tiré du dépôt primitif, est implicite en cette vérité. Non seulement l'Eglise prêche l'Evangile, mais en elle, comme dans la vie de ses saints, comme dans l'exercice de son autorité lorsqu'elle enseigne, l'Evangile est écrit par le Saint-Esprit, le Doigt de

Dieu. Il y a deux développements parallèles : d'une part, le développement incessant de la révélation elle-même et, d'autre part, l'enrichissement correspondant de la vie organique dans le Corps. Ainsi, ce qui semblerait à une observation superficielle comme une sur-élaboration ou même une invention gratuite, n'est en réalité que l'inévitable effet extérieur de l'invisible générosité divine, informant, et nous pourrions presque dire transfigurant, le Corps « d'adoption » qui croît toujours et en sainteté et en vérité.

S'il y a dans tout ceci une cause d'étonnement, elle ne repose certainement pas dans le fait que la divine Providence ait placé une infaillibilité de foi dans ce Corps afin de neutraliser les risques nombreux et évidents auxquels est exposée la fragilité humaine, qui reçoit sans relâche cette exubérance de vie « toujours plus abondante ». Vraiment, il y aurait bien davantage sujet de s'étonner s'il n'en avait pas été ainsi. En ce cas, la raison aurait dû demander comment il se fait que le Corps de la foi, étant donné la faiblesse des membres qui le constituent, ait pu soutenir le poids de cette divine générosité, et comment il fut capable de conserver en ces vases d'argile toute cette prodigalité de l'Esprit de vérité. On ne porte pas si aisément de si grands dons. « Personne ne met du vin nouveau dans de vieilles outres. Autrement, les outres se rompent, le vin se répand et les outres sont perdues. Mais on met le vin nouveau dans des outres neuves ».

L'infaillibilité de l'autorité enseignante n'est qu'un exemple d'infaillibilité.

Il peut s'élever une autre cause d'objection contre la notion d'une autorité enseignante infaillible, si l'on ne réalise pas que le principe d'infaillibilité est un principe général, d'une très large application dans l'économie du salut. Quand ce sont les questions de réunion qui dominent, il est aussi inévitable de concentrer l'attention sur l'infaillibilité de l'autorité enseignante qu'il est facile d'oublier qu'il n'y a là qu'un exemple d'infaillibilité. Il est même possible de supposer, comme quelques-uns le font, que le principe d'infaillibilité a été inventé tout exprès pour justifier l'existence, en histoire, d'une forme particulière de l'ordre ecclésiastique. Quelquefois aussi, ceux même qui croient à la nécessité d'une autorité enseignante infaillible com-

me fondement de l'unité ne replacent pas toujours leur opinion dans le cadre qui lui convient.

Du principe général de l'infaillibilité organique.

Ce que véritablement l'on entend par infaillibilité, en général, c'est simplement ce fait que Dieu est fidèle. Ni Dieu ne permet que la foi de ses serviteurs soit éprouvée au delà de ce qu'ils peuvent porter, ni jamais il ne les laisse sans accès auprès de sa divine assistance. Ceci est admis volontiers lorsqu'il s'agit de la grâce surnaturelle. C'est pourquoi les choses naturelles, par ailleurs capables, étant donné les besoins pressants de la vie corporelle, de l'emporter sur l'âme spirituelle, sont désignées, de par la volonté de Dieu, pour être les véhicules normaux de la grâce et même pour servir de garanties réelles et de signes effectifs de son authenticité. Ainsi, partout où se trouve une foi justificatrice, c'est Dieu qui ouvre un accès infaillible vers sa grâce, par le moyen des choses faibles et faillibles. La vie du corps nous tire, en effet, si fortement vers le bas, qu'il est difficile de voir comment, si ce n'est par l'opération d'un principe sacramentel, il serait possible à l'âme d'entretenir, de soutenir son propre développement qui est, lui, tout dirigé vers le haut. Ce qui naturellement était un obstacle devient, par le principe sacramentel, un moyen d'assistance.

Ce principe est, évidemment, plus clairement illustré lorsqu'il s'agit des sacrements officiellement institués, dont l'efficacité est expressément garantie contre toutes sortes de défaillances, qu'elles viennent de l'infirmité de la matière ou de quelque déficience du ministre. Mais le principe lui-même n'est d'aucune manière restreint aux sacrements institués. On le retrouve partout et en toutes choses ; il ne se limite pas aux seules choses bonnes, puisqu'il s'étend à celles qui sont mauvaises, par exemple la maladie, et à celles qui, par définition, sont hostiles, telle la persécution. Toutes ces choses, pour les fidèles, sont autant de moyens infaillibles d'obtenir l'assistance divine en ce qui intéresse leur perfection spirituelle.

Donc, lorsqu'on prétend que les affirmations d'infaillibilité en ce qui concerne l'autorité enseignante de l'Eglise, introduisent quelque trait étranger et nouveau dans l'économie du salut, on peut répondre que, loin d'être valable, cette objection affirme **le contraire de la vérité. Car, en ce sens qu'elle est environnée**

de toutes parts de moyens d'accès vers l'assistance divine, il n'est pas une âme fidèle dont on ne puisse dire qu'elle est comme « bercée » par l'infaillibilité. Tous les sentiers de Dieu sont miséricorde et vérité pour les âmes fidèles, parce que Dieu Lui-même est fidèle.

Il est raisonnablement nécessaire, si nous pouvons ainsi parler, que les dons excellents et parfaits de l'assistance divine soient transmis aux âmes en cette intégrité parfaite et cette efficacité avec laquelle « ils descendent » du « Père des Lumières ». Par conséquent, il doit y avoir une mise en action de la fidélité de Dieu, que nous appelons infaillibilité, et qui préserve ces dons du contact corrupteur avec l'agent par lequel ils sont transmis. La prière même, qui semble être le moins transmis de tous les moyens d'accès à l'aide divine, ne fait pas exception. Car c'est Dieu qui exauce la prière de la foi, non selon la faillible intention de l'âme chrétienne qui prie, mais selon l'intention parfaite de Jésus-Christ. Il fait que l'intention faillible devienne un moyen infaillible d'accéder à son propre Cœur.

Et alors c'est un fait qui semble très remarquable qu'on admette si largement, pour la grâce divine, que ses canaux doivent être infaillibles et que, par ailleurs, on méconnaisse si largement la nécessité parallèle et tout aussi souveraine de l'infaillibilité pour les canaux de la vérité divine.

La grâce sanctifiante et la vérité sanctifiante.

Personne ne niera que la grâce et la vérité ne soient des dons également excellents, également parfaits, ni qu'ils ne soient les formes principales de l'assistance divine nécessaire à l'exercice de la foi divine. La grâce sanctifiante est nécessaire pour l'exercice sincère de la foi divine. La vérité sanctifiante est nécessaire si l'on veut exercer la foi envers Dieu Lui-même, tel qu'Il s'est révélé. Dieu ne peut être adoré en esprit s'Il n'est pas aussi adoré en vérité. Et comment sera-t-il adoré en vérité s'il ne conserve pas l'accès à la vérité par l'entremise de l'autorité à laquelle Il a Lui-même donné mission d'enseigner, avec la même fidélité et la même jalousie qu'Il met à conserver l'accès à la grâce sanctifiante par l'entremise du même ministère ?

L'appel de beaucoup de « fils » à adorer Dieu en esprit et en vérité devient une moquerie de la faiblesse humaine, si ceux que l'on appelle à être « fils » ne peuvent savoir, avec une certitude divine, qui est Celui qu'ils sont appelés à adorer. *Sans la vérité, la grâce n'aurait pas de sens, tout comme sans la grâce, la vérité n'aurait pas de but.* Posséder la connaissance de Dieu par la vraie foi, c'est, en effet, déjà posséder la vie éternelle, et cela d'une manière qui n'attend que la mort pour être changée en vision actuelle dans la lumière de gloire, lorsqu'aussi la vie de la grâce deviendra la vie glorifiée. « La vie éternelle, c'est de Te connaître, Toi, et Jésus-Christ que tu as envoyé ».

« *Faire sa volonté* » *précède normalement* « *l'intelligence de sa doctrine* ».

L'économie du salut par Jésus est un édifice merveilleux de la sagesse divine, d'une rare magnificence et d'une impénétrable finesse de conception. Elle déborde l'étendue de toute intelligence humaine qui cherche à la comprendre. Elle n'a pas été conçue pour être saisie par une intelligence finie, mais pour être contemplée et pénétrée par la foi, divinement illuminée. On ne peut séparer la grâce et la vérité, pas plus qu'on ne sépare l'amour de la connaissance. Ceux qui livrent leur cœur à l'amour du Christ sont conduits, par cet abandon, dans les riches pâturages de la connaissance du Fils de Dieu. « *Faire sa volonté* » *précède normalement* « *l'intelligence de sa doctrine* ». *Notre-Seigneur est d'abord la voie, puis la vérité, enfin la vie.*

Dans l'action invisible de l'Esprit de vérité pour l'extension de la vie du Verbe Incarné parmi les chrétiens, nous trouvons partout, sans cesse entrelacés, l'infaillible assistance du Dieu Tout-Puissant et le libre vouloir et le libre raisonnement de la fragilité humaine. Le progrès dans l'amour et dans la connaissance de Dieu n'est pas mesuré par une limitation de la volonté libre, ni par une restriction des droits de la raison, bien qu'il puisse paraître commencer par cela, mais il se mesure par la libération de la raison et de la volonté. La grâce libère la volonté de la servitude de l'amour-propre, et la vérité « qui vous délivrera » émancipe l'esprit de l'amour trop absorbant ou de l'obsession douloureuse de ses propres notions. A mesure que **l'amour d'adoration prend la place de l'amour-propre, le cœur**

se rapproche de son véritable objet qui est Dieu, et à mesure que la vraie foi triomphe des spéculations privées, l'intelligence s'avance graduellement vers le véritable objet de sa contemplation qui est aussi Dieu. L'expérience des « petits », de ceux qui sont dociles à la révélation, les conduit, comme à Nazareth, au cœur même du grand mystère devant lequel abdique l'intelligence des anges.

Comment s'apprend l'amitié avec Dieu.

De plus, si la religion est une amitié avec Dieu, elle s'apprend, comme l'amitié en général, bien plus par la vie que par la logique, — ceci ne voulant pas dire qu'elle ne soit pas une relation logique, car aucune relation de vie ne peut être plus logique que la relation du Verbe Incarné de Dieu avec le Père Eternel, et telle est la relation à laquelle les baptisés participent.

Mais l'amitié ne se base pas seulement sur la parenté ; elle se base aussi sur la dissemblance de ceux qu'elle unit ; et si, par l'expérience, cette dissemblance s'avère plus profonde qu'elle ne le paraissait tout d'abord, l'amitié elle-même devient un moyen plus fructueux grâce auquel les amis peuvent s'enrichir l'un l'autre. Ceux qui ont été les plus fidèles amis de Dieu en cette relation divine de vie humaine sont ceux qui ont le mieux connu ce qu'est l'infinie dissemblance entre Dieu et l'homme. Ils ont compris ce que c'est que d'être toujours faillibles et combien infailliblement accessible est le secours divin. Leur égalité devant Dieu, puisqu'il doit y avoir une égalité en amitié, est l'égalité graduellement réalisée entre leur faiblesse et sa puissance. Ils tendent de plus en plus vers l'équilibre parfait et définitif de cette amitié en apportant lentement, et souvent comme à regret, avec peine, cette pleine confession de cette fragilité en laquelle, vis-à-vis de Dieu, ils excellent sans mesure, tandis que Dieu, dans son infaillible fidélité, apporte sans mesure une évidence toujours nouvelle de sa grâce et de sa vérité, grâce et vérité toujours accessibles et pleinement suffisantes.

Et comme la dissemblance finale entre Dieu et l'homme est celle qui distingue l'Etre du néant et le Tout du rien, de même, suivant la raison, l'acte final et parfait de l'amitié de l'homme envers Dieu doit être le total abandon de la Créature à Celui de qui elle vient. Cet acte est le dernier défi de la fragilité à

l'égard de l'infaillibilité dans la longue rencontre de l'amitié. Cependant même cet acte est le produit de la grâce et de la vérité divines. Par l'assistance de la grâce divine, il est un acte parfait de cet amour d'estime qui est la loi de l'amitié ; et, en même temps, par l'illumination de la vérité divine, il est une reconnaissance parfaite, dans la sphère de la réalité, de la « position » logique. Tant que cet acte n'a pas été fait dans l'âme et par l'âme, comme un jour il fut fait pour elle sur la Croix, l'amitié ne peut être scellée. Tous les autres actes de la créature peuvent être rétractés, mais non cet acte d'abandon de sa vie. « En vérité, en vérité, je vous le dis : si le grain tombe en terre et ne meurt, il reste seul ; mais s'il meurt il porte beaucoup de fruit ».

Le total abandon.

Suivant les maîtres de la vie spirituelle, ce total abandon est le sommet de la perfection en cette vie. Cela découle de cette vérité que l'assistance divine est, sans limite, infaillible en sa correspondance à la fragilité humaine ; mais l'étendue selon laquelle il lui est possible d'opérer effectivement est strictement limitée par la volonté de l'homme.

Tout comme la fidélité de Dieu à pardonner le péché présuppose l'aveu de ce péché (I. *Jean.* 1. 9), ainsi sa fidélité à secourir, en général, la fragilité, présuppose la reconnaissance de cette fragilité. Et l'exercice de la foi divine peut seul conduire à la sincérité d'un tel aveu et d'une telle reconnaissance, car seul il conduit à reconnaître que le péché et la faiblesse détruisent ou diminuent la divine relation de l'âme. Tout aveu sincère est fait sous cette forme : « C'est contre Toi seul que j'ai péché », car cette forme montre le péché comme contredisant la relation divine. Et, pareillement, l'appel le plus profond lancé par la faiblesse est l'appel de l'amour « désespéré », de l'amour qui désespère de jamais payer de retour la bonté de l'Ami des pécheurs. « Que vous rendrai-je, ô mon Dieu, pour tous les dons que j'ai reçus de vous ? »

Ainsi la valeur infinie et l'opération parfaite de la fidélité de Dieu se trouvent liées aux nécessités de la vie intérieure des chrétiens ; et c'est pour les besoins des âmes, en ce qui concerne la grâce et la vérité, que l'infaillibilité réside dans le Corps de la foi.

Si donc, par la fidélité de Dieu, il est ouvert dans le Corps de la foi une porte donnant un infaillible accès à la vraie foi, une porte à laquelle toute âme dans le besoin peut mendier sa vie avec la certitude d'être nourrie, il est d'un intérêt vital pour toute âme chrétienne de savoir où la trouver. Qu'y a-t-il de plus essentiel à la vie que de savoir où trouver ce qui peut véritablement l'alimenter ? Cette question de l'infaillibilité n'a d'aucune manière la sécheresse d'un sujet académique que des savants exposent ou qui est controversé dans les écoles. Loin de là : ce qu'il implique réellement est à la fois simple et de souveraine importance, à savoir : Dieu ne peut être parfaitement adoré, dans le Corps divinement relié à Lui-même qu'Il a formé en son Fils, s'il n'existe, à l'intérieur de ce Corps, un facile accès au secours indispensable qu'il doit donner à la fragilité humaine pour qu'elle vive cette relation, et si tous les membres de ce Corps, tous ceux pour qui cet accès fut ouvert, ne recourent à lui.

La nature de l'Eglise et la spiritualité individuelle des âmes sont deux questions liées.

Peut-être a-t-il pu paraître déconcertant d'essayer d'illustrer la nature de l'Eglise en se référant aux intérêts spirituels des âmes prises individuellement. On peut se demander ce que ces deux sujets ont à faire l'un avec l'autre. Mais ces deux théories (celle de la nature de l'Eglise et celle de la spiritualité des âmes) dépendent entièrement de la conception que l'on se forme de la religion elle-même. La religion en tant que vie surnaturelle, vécue dans cette divine relation que constitue la foi divine, est véritablement, en fait, basée sur la régénération des âmes, une à une. Mais il n'y a pas de régénération des âmes sans leur incorporation dans le Corps Mystique du Christ. Ce Corps est le seul lieu de repos, le seul « home » terrestre de la vie spirituelle, et, s'il n'est pas encore entièrement visible comme tel, ce n'est pas parce qu'il ne devrait pas l'être.

Ce Corps à travers toute la Bible, dans les deux Testaments, est très vivement et fortement distingué du monde et mis en contraste avec lui. Il est dit, dès l'origine, en parlant du « prince » de ce monde, que Dieu mit une « inimitié » entre sa « race » et « la race de la femme ». Après la Pentecôte, le mot même qui désigne ce Corps, Ecclesia, exprime simplement cette vérité,

ayant littéralement le sens d'un « appel ». Il signifie un appel (ou vocation) des ténèbres à la lumière, afin de n'être plus sans demeure, afin de n'être plus « étrangers » (à la relation divine préparée pour la vie humaine), mais pour être « de la maison de Dieu ».

Du point de vue de l'Eglise, « Ecclesia », le monde n'est qu'une contrée hostile, à travers laquelle ceux qui en ont été retirés par le don de la foi divine, ont à voyager, comme pèlerins se rendant à la maison de leur Père, de même qu'Abraham, le père des croyants, se rendait à la Terre promise.

C'est donc cette simple, indivisible et divine conception de la religion, de l'Eglise, et du « peuple choisi par Dieu » pour former la « nation sainte » en un monde qui ne le connaît pas, qui rend tout à fait impossible de croire que la vie spirituelle des Chrétiens ne soit pas affectée par les théories, exactes ou erronées, sur la nature de l'Eglise et de son unité. L'Eglise est leur *propre* Corps.

Inimitié de l'Eglise et du « monde ».

En fait, c'est parce que l'Eglise et le monde sont de mortels ennemis entre lesquels il ne peut y avoir de merci, qu'à maintes reprises l'histoire a révélé l'Eglise dans sa vraie gloire, et précisément à ces époques où l'apparition dans le monde de nouveaux monstres du mal l'obligeait à remonter plus avant vers les infaillibles sources de sa vie.

Il semble que Dieu permette à ces monstres du mal de renaître d'âge en âge, afin qu'un nouvel encens d'adoration souffrante puisse monter de l'Eglise de la terre jusqu'au ciel. D'âge en âge, de nouvelles « bêtes » blessent sur terre la Femme et son Enfant et la conduisent en de nouveaux déserts, non seulement pour que de nouveaux martyrs puissent rendre témoignage de la foi ancienne et impérissable, mais aussi pour attester que, tout comme dans la Sainte Passion elle-même, ainsi dans toute passion de l'Epouse du Christ, son acte d'adoration envers Dieu est une même chose que sa paix intérieure et son unité contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront pas. Les monstres n'apparaissent pas toujours sous la forme de tyrans. Ils peuvent apparaître sous la forme d'idéologies, ou sous la peau de brebis d'un humanitarisme qui s'adore lui-même, ou même sous toutes ces formes à la fois. Mais toujours

ils apparaissent sous quelque forme qui contrefait de façon blasphématoire cette divine infaillibilité aux yeux de laquelle la fragilité humaine — on le voit bien aujourd'hui — est toujours défaillante, et qui se trouve dans l'Eglise seule. Et c'est la foi divine seule qui toujours remporte sur eux la victoire.

En des temps plus faciles, l'Eglise peut être moins consciente de la longue inimitié entre elle et le monde ; elle peut oublier pour un temps qu'elle n'a pas ici-bas de cité permanente et pas de ressources de vie, sinon en elle-même. Et à de telles époques, l'âme chrétienne peut aisément se laisser aller à regarder à la légère et comme étant pour elle de peu d'intérêt ces canaux divinement institués de l'assistance et de la direction divines. Ces canaux lui semblent alors parfois secs et vides, mais, en fait, ils lui sont toujours aussi indispensables qu'ils sont infaillibles. Ce laisser aller peut facilement arriver, — et en fait doit arriver, — à l'intérieur d'une tradition chrétienne qui pendant longtemps et officiellement fut détachée de ces canaux divinement institués. Mais en dernier ressort, et de façon plus évidente aux heures de danger, on ne trouverait nulle part aucune âme chrétienne qui ne soit absolument dépendante, consciemment ou inconsciemment, pour sa vie spirituelle et sa subsistance, des ressources inépuisables du Corps du Christ où elle a pris naissance.

La violence qu'introduit la division dans le Corps de foi.

S'il est vrai que tous les membres du Corps, en tous temps, ont besoin des ressources du Corps, il est également vrai que le Corps aussi, en tous temps, a besoin de la foi de tous ses membres. Et si le Corps est divisé parce qu'il n'y a pas une pleine unité de foi, une partie étant dans la vraie foi et une autre ne l'étant pas, c'est la foi du Corps regardé comme un « corpus » de foi qui souffre violence.

Cette violence n'est pas le violent amour des âmes ferventes qui prennent d'assaut le royaume de Dieu, ce n'est pas non plus la haine violente des infidèles, mais c'est une douloureuse violence intérieure dans le Corps de foi lui-même. Cette partie du Corps dans laquelle se trouve la vraie foi est frustrée, pour ainsi dire, de la foi sincère de ces croyants qui sont séparés **d'elle, tandis que, du côté de ceux qui sont séparés, c'est la foi**

sincère qui est frustrée de son véritable objet. Cette condition du Corps, en un même moment, est comparable à la pitoyable condition d'une âme instable qui, à un moment donné, possède la vraie foi mais avec peu de sincérité, et qui, à un autre moment, ayant recouvré la sincérité de sa foi, défaille alors parce qu'elle ne la dirige plus vers son véritable objet.

Dans le cas de désunion c'est donc, par conséquent, toute la foi du Corps qui souffre un incalculable appauvrissement, puisque : en tant que vraie foi, elle supporte une perte là où se trouve la sincérité sans la vérité ; et, en tant que foi sincère, elle supporte une perte là où se trouve la vraie foi, mais avec moins de sincérité que si tous les croyants avaient cette foi véritable. Et même en supposant que la sincérité des uns dans leur foi moins vraie soit plus grande que la sincérité des autres dans leur foi plus vraie, ou vice-versa, cela ne comble pas la perte totale de foi dont souffre le Corps tout entier, le Corps lui-même ne pouvant pas être « entier » si la foi n'est pas, partout en même temps, sincère et vraie. C'est donc le Corps lui-même et tous ses membres qui souffrent une diminution de vitalité, car tous vivent de la foi. Qui comptera les pertes que comporte la foi divine, en dehors du Corps de foi, dans toutes ces âmes où l'Esprit de vérité sème sans relâche la divine semence de la foi, mais où cette semence ne peut prendre racine parce qu'étant donné la confusion de tant d'appels de la foi, dans le monde, ces âmes ne savent plus lequel écouter. Et qui pourra exprimer l'injure universelle faite à la notion de foi *en tant que foi,* quand, aux yeux du monde entier, elle apparaît comme ayant perdu toute force unitive.

La désunion consiste d'abord dans le gaspillage du don de la foi divine fait au monde.

Il est alors évident que le mal réel de la désunion ne consiste pas dans l'existence de formules de foi qui soient en conflit et dans des rivalités au sujet de l'organisation de l'Église. Ce sont des symptômes de désunion, non la désunion elle-même. La désunion elle-même consiste dans la dissipation incalculable et le gaspillage du don de la foi divine. C'est à l'opération de la foi divine qu'il est mis obstacle ; c'est la révélation divine qui est obscurcie et déshonorée à travers le monde ; et Dieu qui n'est pas adoré.

De même que la relation divine de la vie humaine est spirituelle et en elle-même invisible, de même est invisible cet esprit du mal qui cherche à contredire et à détruire cette relation divine en dressant les uns contre les autres ceux qui, par leur naissance, ont en elle un intérêt commun. En ce monde où l'humanité, bien que destinée à être l'héritière de Dieu, est encore dans la faiblesse de l'enfance, elle ne peut incorporer parfaitement *aucun* esprit. Dans l'Eglise militante, ni l'unité ni la désunion ne peuvent jamais parvenir, en toute perfection de ressemblance, à ce qu'elles sont spirituellement. Jusqu'au grand jour de la résurrection, ni le ciel ni l'enfer ne sont révélés. De même qu'il ne se trouve pas sur terre un corps spirituel dans lequel les véritables réalités du « combat dans le ciel » puissent apparaître, de même, aussi, on ne peut percevoir qu'obscurément, comme à travers un miroir, les réalités spirituelles de cette condition de la chrétienté sur laquelle nous mettons cette simple étiquette : « divisée ». La foi, vraie ou fausse, ne peut être séparée de ses symboles, pas plus que l'âme ne peut être séparée du corps.

Néanmoins, quand l'unité et la désunion deviennent en elles-mêmes des sujets de considération rationnelle ou des sujets de prière, il est absolument nécessaire de séparer, dans l'esprit, toutes les notions d'unité religieuse ou de désunion d'avec les notions de leurs symboles. Tous les Credo, par exemple, ne sont pas la foi mais des symboles de la foi. L'organisation de l'Eglise n'est pas la vie spirituelle organique, mais le sacrement d'une telle vie. De même aussi, les théologies concordantes ou discordantes ne constituent respectivement ni l'unité de foi ni la désunion de foi, mais ne sont que des symboles de ces réalités spirituelles, tout comme les constructions rivales de l'ordre de l'Eglise ne sont pas des séparations entre les âmes mais des dénominations qui accentuent et tendent à perpétuer de telles séparations spirituelles.

Différence entre « symbole » et « croyance ».

Il est en effet très nécessaire de garder nettement dans l'esprit cette distinction entre les réalités et leurs symboles, sinon ce serait la tendance à oublier les réalités, et l'échec pour qui cherche à découvrir leur présence dans le monde.

Il serait, par exemple, très risqué de prendre le symbole de

la croyance de n'importe quel corps séparé, comparativement à celui de la vraie foi, comme une indication sûre de l'étendue réelle de la disparité effective de foi que la différence entre les deux symboles implique. Mais bien qu'il soit vrai qu'on ne puisse pratiquement juger de l'étendue réelle selon laquelle il il y a présentement unité ou désunion que par la disparité visible des formules de croyance, néanmoins c'est en esprit que Dieu est adoré (non *en* symboles, mais *à travers* eux), et c'est en esprit qu'il est outragé. De même que la beauté ineffable de l'unité est, en ce qu'elle implique, souverainement transcendante à la plus grande perfection possible des symboles de théologie et de croyance, parce que l'unité parmi les âmes, en leur divine relation, est en elle-même un miroir de la Majesté de Dieu, un et trine, — ainsi tout ce qui contredit l'unité dans cette relation doit être jugé, en ce qu'il implique, d'après la même comparaison aux Perfections divines.

De la symbolisation de la désunion.

Où donc trouver dans le monde un symbole pour tracer un portrait visible de ce spectacle spirituel invisible qu'est la foi divine devenue une pierre d'achoppement, non seulement parmi les croyants et les mondains, pour qui elle l'a toujours été, mais aussi parmi les Chrétiens dans le « Corps même de la foi » ?

Si cette condition spirituelle du conflit dans la Chrétienté doit être comprise comme une condition spirituelle et s'il faut, en quelque mesure, saisir sa réalité intérieure, il est nécessaire que, de quelque manière, elle soit elle-même symbolisée. De même que nous voyons partout les faits spirituels n'être jamais saisis que par leurs symboles appropriés, de même il n'est pas raisonnable de penser que ce fait spirituel puisse, sans un symbole, être porté devant l'esprit et la conscience de la Chrétienté.

Pour répondre à cette demande d'un symbole de la désunion, il n'est pas suffisant de dire que la théologie et la théorie de l'unité de toutes les communions et confessions sont déjà symbolisées. Car en aucune des communions (2) il ne se trouve une foi et un ordre qui *symbolisent la totalité de la foi et de*

(2) Qu'on veuille bien se souvenir ici que l'article est écrit par un Anglican, très attaché à son Eglise en même temps qu'extrêmement désireux de l'unité chrétienne (*Note de la Direction*).

l'ordre dans la Chrétienté. Aucune partie ne peut symboliser le tout, à moins qu'il y ait unité. Il est vrai que toutes les parties ont leurs symboles propres, mais depuis que tous ces symboles particuliers sont en conflit les uns avec les autres, aucun ne peut offrir en ses formules particulières une symbolisation adéquate de la condition d'ensemble.

Aucune formulation « symbolique » adéquate de désunion ne peut exister.

De plus, si cette condition d'ensemble doit être comprise par tous, c'est précisément le conflit lui-même, et la honte, et la pitié, et la tragédie de ce conflit, qui, plus que tout, demandent un symbole, de telle sorte que tous puissent les voir et les reconnaître. Il semblerait que trouver un tel symbole dépasse l'esprit de l'homme, puisqu'il faut trouver un symbole qui soit un symbole effectif et sous lequel résident ensemble la vérité et l'erreur, l'affirmation et la négation, l'adhésion et la contradiction. Et ce ne sont pas confusion et contradiction ordinaires, mais c'est la confusion et la contradiction sur ce plan spirituel où se trouvent liées ensemble : la foi divine, la divine relation d'amitié allant de l'homme à Dieu, l'adoration de Dieu Lui-même et la rédemption du genre humain. On peut dire que s'il était possible de trouver un symbole adéquat et reconnu véritable de cette confusion et de cette contradiction, tous se détourneraient de lui avec horreur et avec épouvante.

Par le « symbole » du Crucifix, la désunion est partout visible.

Cependant ce symbole est déjà visible partout et dans toutes les communions, car il n'est pas de communion chrétienne qui n'ait réclamé le Crucifix, ou du moins la Croix, pour son symbole. Par ce symbole, toutes les confessions proclament que la vocation chrétienne est de revivre et de réincorporer en ce monde les mystères du Christ, et spécialement les mystères de sa très Sainte Vie de soumission dans la souffrance, de sa Sainte Passion, et, s'il en est besoin, de sa précieuse Mort. Pour chercher à comprendre ce symbole, il faut nous demander ce qui a constitué la réalité intérieure de ces mystères et spécialement du mystère de la Sainte Passion. Était-ce seulement **la « contradiction des pécheurs s'élevant contre Lui », la con-**

tradiction du monde, tant visible qu'invisible, à l'égard de la relation divine unissant l'Humanité Sainte au Père Eternel ? Ou bien, ne commençons-nous pas à comprendre que c'étaient aussi les agonies prévues du Corps de Foi lui-même où nous vivons, les agonies intérieures et spirituelles de maintenant, que l'Ange de l'Agonie versait dans le Calice d'amertume afin que, lorsque les temps seraient accomplis, des fleuves de miséricorde et de grâce puissent, pour guérir ces maux, jaillir du Cœur Sacré jusqu'au Calice de l'éternel salut ?

Rappelons-nous ici ce qui, toujours et partout, est vrai pour les Chrétiens : il n'y a de révélation claire du péché que par la révélation du salut en Jésus-Christ, et ce n'est que par la guérison des blessures causées par le péché qu'on réalise vraiment ce qu'il est *en tant que* péché. C'est dans la Croix que la miséricorde et la paix « se sont rencontrées » et que la justice et la paix « se sont embrassées ». La terrifiante vérité de ce qu'est le péché ne pouvait être portée par l'homme sans être tempérée par la révélation simultanée de la miséricorde de Dieu ; et la justice divine décrétant que la mort est la rançon du péché ne s'affirme que dans la Précieuse Mort dont les mérites satisfont infiniment à ce qu'elle réclame. La Croix est donc le seul symbole vrai et adéquat de l'état de ce Corps de foi divisé, duquel on peut dire : « Mes os ont été dénombrés » tandis qu'un monde dont le scandale se justifie « m'observe et me contemple ». Mais la Croix est aussi le signe vrai que c'est seulement dans la bienheureuse et simultanée révélation de la miséricorde et de la paix que sont déclarées la vérité et la justice.

En la Croix est révélée la voie de l'Unité.

En ce signe, seul capable de peindre à vif la terrible vérité sur les schismes et la justice qu'ils méritent, se révèle également la voie miséricordieuse qui conduit, par la pénitence et la prière, à l'unité et à la paix. De même que c'est dans le Corps souffrant, pris comme un tout, que le don plénier de la foi divine souffre violence, et que c'est à travers le Corps tout entier que la divine relation de la vie humaine souffre la contrainte, la tension, la dislocation, de même c'est pour le Corps entier, *agissant* comme un Corps de pénitence et de prière, **que s'ouvre la voie qui conduit à la paix et à l'unité.**

Le Christ, « Cœur des Chrétiens ».

Au cours de ces quelques réflexions sur l'unité religieuse à la lumière de la religion révélée, notre but a été de considérer la religion et l'unité, dans leur cadre actuel et historique, comme des relations divines de la vie humaine, comme de vivantes réalités, plutôt que de les considérer comme des concepts intellectuels dans l'atmosphère raréfiée de la pensée abstraite.

Durant ce premier chapitre de l'histoire de la religion qui va de l'Annonciation à la Pentecôte, nous contemplons la religion catholique dans le Cœur de Notre-Seigneur. Là, sous l'ancienne image et l'ancienne prophétie du buisson ardent, brûlant sans se consumer, le Saint-Esprit, feu et flamme, feu brûlant de charité, flamme lumineuse de vérité, manifeste la Divinité Une et Trine. Cette manifestation est la manifestation même de la religion.

Au Cœur du Christ, c'est le Cœur de sa Mère qui seul répond pleinement et de manière immaculée. Cette réponse est la réponse toujours virginale de la nature entière de Marie : corps, âme et esprit. Ainsi, en la religion de Jésus et de sa Mère se manifeste l'unité religieuse.

Après la Pentecôte, sous cette même image du buisson ardent, nous contemplons la même religion et la même unité religieuse, dans le même cadre, car l'Eglise une, Sainte, Catholique, Apostolique, est l'extension de la vie du Verbe Incarné ; elle est le Corps du Christ que réunit et coordonne la foi divine.

Idéalement, de la Pentecôte jusqu'à « la fin », l'Eglise des baptisés, dans la virginité de la foi, est l'Epouse du Christ. Idéalement, sa réponse à travers les âges, dans une foi vraie et sincère, sa réponse au Cœur de son divin Epoux à qui l'Apôtre des Gentils « l'unit » comme une vierge chaste, est une réponse qui reflète dans le miroir de la foi la réponse immaculée de Marie au même Cœur du Christ.

La Vierge Mère de Dieu, originellement et éternellement, est « toute pleine de gloire au dedans ». L'Epouse du Christ dans sa vraie foi reflète cette gloire. Saint Jean Eudes, désirant honorer le « mystère » de « l'unité » des Cœurs de Jésus et de Marie, donnait à Jésus ce beau titre : « Cœur de Marie ». Si dans tout le Corps de la foi il y avait une parfaite unité de foi, une unité de foi « sans tache et sans ride », il y aurait une

telle union de foi entre l'Épouse du Christ et son divin Époux que l'Église du Christ pourrait lui donner le titre de « Cœur des Chrétiens ».

L'union des chrétiens dans la prière pour l'unité de la foi doit aspirer à la célébration d'une fête aussi glorieuse. Elle ne peut tendre vers aucun idéal moins élevé puisque ce fut pour la perfection de l'union de l'Église avec Lui, par la foi, que Notre-Seigneur a prié en faveur de son Église, et la prière de celle-ci, son Épouse, doit être conforme à cette divine intention.

De même que la pureté de la foi divine est le reflet dans l'Église de la flamme de vérité qui est dans le Cœur de Jésus, vraie Lumière, Lumière de Lumière, et Lumière du monde, de même aussi le feu de l'amour est, dans l'Église, ce feu que Notre-Seigneur vint allumer sur terre, le feu brûlant de la divine Charité. Ce feu est un feu de zèle pour la gloire de Dieu, le feu qui dévore son Cœur, et son embrasement éternel est l'adoration, l'acte unique de la religion de Notre-Seigneur et donc l'essence de la religion catholique dans l'Église. Quand nous chantons l'amour de Jésus, comme dans les hymnes incomparables de saint Bernard, c'est habituellement sous cet aspect de la Charité divine embrasant son Cœur et faisant que Notre-Seigneur devient notre Sauveur et notre Consolateur, tandis que nous sommes rendus ses frères. Mais l'ordre actuel suivant lequel procède l'action divine n'est pas de créer la religion comme un moyen de salut et de fraternité parmi les hommes ; c'est, au moyen de ce salut et de cette fraternité, de délivrer toute la création matérielle de l'esclavage du péché, afin qu'elle puisse proclamer la gloire de Dieu, en se mêlant aux chœurs des Anges. A Bethléem, le cantique angélique, « Gloire à Dieu dans le ciel et paix sur la terre » résonne déjà en réponse à la nouvelle adoration qui s'élève à la Crèche, dans le cœur silencieux du Divin Liturge, et Marie est déjà dans le ciel. L'éternel Trisagion, cette parfaite expression de l'adoration, est le cachet final de vérité qui doit sceller la création tout entière. Par cet acte éternel de louange dans l'Église, le mystère de la Majesté Une et Trine est enfin dignement adoré par la foi. Et l'ultime manifestation, par la louange de toutes les créatures, de la magnificence de la divine Charité, est l'affirmation primordiale que prononce la foi divine.

La véritable Unité n'est qu'un moyen de procurer la gloire de Dieu.

Aussi, en ce qui concerne la Réunion, ce n'est pas vers la guérison des divisions, prise comme but, mais vers la perfection de la louange dans l'unité de la vraie foi que l'action divine meut toutes choses, tant visibles qu'invisibles, avec un infaillible et irrésistible pouvoir. On ne peut éviter des conceptions peu dignes de la Réunion et des espoirs d'unité qui seraient à courte vue qu'en se rappelant que la véritable unité n'est pas une fin en elle-même, mais un moyen de procurer la gloire de Dieu. La véritable *excellence* de l'unité ne repose pas dans l'union des Chrétiens prise simplement comme telle, mais dans l'allégeance des Chrétiens au symbole de la vraie foi. Ainsi la perfection de l'unité dans la foi divine ne peut, en aucune manière être assimilée à une aggrégation de multitudes. Il y eut des temps, et il y en aura encore, où la vraie foi ne comptait que peu d'adhérents. Les étoiles « diffèrent en clarté » : ce n'est pas nécessairement la plus grande étoile qui donne la plus pure lumière.

Les dangers sur le chemin de la véritable Unité.

Avant que la Réunion se fasse, il se peut que la foi divine ait encore à souffrir un plus grand déshonneur que celui dont elle souffre maintenant. Le mouvement même d'une union de prières pour l'unité de la foi peut avoir besoin de flammes purificatrices dont, présentement, nous ne saurions concevoir l'intensité. Ce serait folie d'ignorer les nombreuses tendances qui, dans le monde, poussent à une simple agrégation des multitudes, ou bien d'ignorer les intérêts cachés qui se dressent contre une telle réorganisation des confessions chrétiennes, réorganisation capable de mettre en péril l'utilité séculaire du « statu quo ». Il y aura beaucoup « d'allants et de venants », et les multitudes sont aptes à se réunir pour toutes sortes de raisons. Il se peut que la vraie Réunion ne se fasse pas sans compétiteurs sur son propre terrain. Beaucoup de soldats s'enrôlèrent sous l'étendard de Gédéon, mais il fallut en renvoyer beaucoup avant qu'il fût possible, en toute *sécurité*, d'engager le combat contre les ennemis de la terre de Madian.

Ce serait folie d'ignorer ce fait probable, que la conviction

croissante de la nécessité pour les Chrétiens de s'unir, en face de tant et de si grands maux qui menacent l'existence même de la religion, que cette conviction n'implique pas de gros risques d'action inconsidérée. Un mouvement de panique (au lieu d'un mouvement de pénitence) peut conduire à des agrégations de Chrétiens sous des contrefaçons de symboles d'unité, hâtivement conçus, élaborés d'après des motifs d'opportunité plutôt que d'après les principes, non seulement distincts du symbole de la vraie foi, mais peut-être en consciente opposition avec lui.

Déjà nous entendons parler de programmes d'unité qui semblent prendre pour base un humanisme de sentiment uni à un rationalisme naturaliste. Beaucoup d'âmes sincères, blessées au cœur par les dissensions et leurs conséquences néfastes, sont incapables, étant donné leur ignorance de la solide doctrine, d'échapper à ce que de tels programmes présentent de confusion ; elles peuvent croire que c'est la « charité » qui les fait agir ; mais à quoi servirait d'ignorer le fait qu'il existe une atmosphère de religion où le mot même de charité a perdu son sens ? Il est des régions entières de la croyance chrétienne où il a cessé de « signifier » cette vertu théologale qui est un zèle brûlant pour la gloire de Dieu et l'unique fondement du véritable amour mutuel entre les frères. Il y a des leaders, en religion, sur les lèvres de qui le mot « charité », uni à celui d'unité religieuse, signifie à peine un peu plus, semble-t-il, qu'une humaine amabilité.

Peut-être n'a-t-il jamais été plus délicat que de nos jours de conserver la juste proportion entre les « droits de la vérité » et les « devoirs de la charité ». Cela devient presque impossible en face d'une certaine attitude par rapport à la vérité, mise en avant comme base d'unité, attitude qui semble prendre comme axiome que toutes les théologies, qu'elles se contredisent ou non, doivent, d'une manière ou d'une autre, être comprises en une unique structure hiérarchique, sans avoir égard à leurs relations respectives vis-à-vis de la vérité révélée.

Qui donc pourrait dire si les scissions actuelles de la chrétienté, qui, jusque là, sont des scissions à l'intérieur du Christianisme, ne se développeront pas graduellement (comme si elles impliquaient en définitive le fait d'une prévoyance toujours plus aiguë), en une scission plus profonde, en un conflit à venir,

dont actuellement nous sommes les témoins des premiers signes avant-coureurs, conflit entre la foi et l'apostasie (3).

En tous cas, il semble inévitable qu'il y ait, en principe, au moins deux « réunions ». Car il y a au moins deux mouvements vers l'unité, mouvements qui ne sont pas parallèles, mais sen-

(3) Toutes les craintes exprimées ici par l'auteur sont fondées et légitimes. Rappelons cependant qu'il a écrit son travail et qu'il est mort avant d'avoir pu connaître la vraie physionomie de la Conférence d'Edimbourg. Il faut, en effet, remarquer que depuis la Conférence Œcuménique de Stockholm, en 1925, où commença le grand élan du Mouvement œcuménique, celui-ci est allé se purifiant sans cesse de ce que son effort contenait de trop humain pour se diriger d'une marche *toujours plus assurée vers les hauteurs où se trouve l'Unité véritable.* Pour preuve, ce passage significatif extrait de la *« Affirmation d'Union au Service de Notre Seigneur Jésus-Christ, adoptée par la Conférence (d'Edimbourg), par vote debout, le 13 août 1937, « nemine contradicente »* :

« Nous sommes un dans l'obéissance que nous Lui vouons, comme au « Chef de l'Eglise, au Roi des rois, au Seigneur des seigneurs. Nous « sommes un pour reconnaître que cette obéissance l'emporte sur toute « autre que l'on voudrait nous imposer. — Cette unité n'est le fait, « ni de l'accord de nos pensées, ni de l'assentiment de nos volontés. « Elle est fondée en Jésus-Christ Lui-même, qui vécut, mourut et res- « suscita pour nous amener au Père, et qui, par le Saint-Esprit, demeure « en Son Eglise. Nous sommes un parce que nous sommes tous les « objets de l'amour et de la grâce de Dieu et que nous sommes tous « appelés par Lui à rendre témoignage à son glorieux Evangile dans « le monde entier. — Notre unité est une unité de cœur et d'esprit. « Sans doute sommes-nous divisés dans les manifestations extérieures « de notre vie en Christ, parce que nous comprenons diversement Sa « volonté à l'égard de Son Eglise. Nous croyons cependant qu'une in- « telligence plus profonde nous conduira vers une compréhension com- « mune de la vérité telle qu'elle est en Jésus. — Nous confessons hum- « blement que nos divisions sont contraires à la volonté du Christ, « et nous prions Dieu de bien vouloir, en sa miséricorde, abréger les « jours de notre séparation et nous guider, par son Esprit, vers la pléni- « tude de l'unité ».

Il semble difficile de nier que l'Œcuménisme, fait absolument nouveau dans l'histoire chrétienne, ne soit, en son fond, un fait vraiment providentiel, qui mérite notre admiration sympathique, prudente sans doute, et surtout réclame notre prière fervente. Rappelons d'ailleurs que Rome, pour la première fois, a permis à trois observateurs ecclésiastiques d'assister, en 1937, à une conférence œcuménique, celle même d'Edimbourg, sans autre limitation que de s'abstenir de prendre aucune part aux discussions ni aux votes.

Il semble même que l'on pourrait se demander s'il serait téméraire de voir en ces grandes assises chrétiennes successives : Stockholm 1925, Lausanne 1927, Oxford 1937, Edimbourg 1937, comme de premières et lointaines étapes sur la route qui conduirait vers un immense « Concile œcuménique », tel que la Chrétienté n'en aurait encore jamais connu. Ces assises en seraient les préparations préconciliaires imprévues, providentielles, inaccoutumées, mais déjà discernables ? (*Note de l'éditeur*).

siblement divergents. Le premier qui réclame l'accord dogmatique complet comme la seule vraie base d'unité, attirera naturellement ceux pour qui, en toutes communions, l'unité ne peut signifier autre chose que l'unité dans la foi. L'autre, à en juger par les tendances notées ci-dessus, semble proposer l'idéal négatif, le renversement des barrières, comme une fin en soi ; il semble prêt à accepter toute base d'unité capable d'être « mise en œuvre » et qui promette de conduire à cet idéal négatif, même à partir des plus légers fondements de vérité dogmatique.

Ceux pour qui l'unité ne peut signifier que l'allégeance au symbole de la vraie foi ne se laisseront pas facilement abuser par le simple désir d'éliminer les symptômes superficiels de désunion. Ils ne se livreront pas non plus à l'espoir déraisonnable d'un accomplissement prématuré de leurs propres désirs en une forme quelconque de réunion qui serait numériquement imposante.

Caractéristiques de la prière pour la réunion.

La prière pour la réunion dans laquelle tous peuvent s'unir aura ses caractéristiques spéciales. La base spirituelle de cette prière est le fait du baptême. La vie régénérée par une nouvelle naissance dans le corps de la foi est le bien commun de tous les baptisés. C'est donc le fait spirituel formant la base sur laquelle repose l'unité, et c'est la justification fondamentale d'un espoir de réunion. A l'intérieur de ce fait, tous sont compris comme ne formant qu'un tout. Tous sont déjà dans l'unité essentielle de vie, puisque tous sont adoptés dans la vie du Verbe Incarné. Cette unité dans l'ordre surnaturel est l'unité d'une « substance ». De même que l'unité de la race humaine repose sur la participation à la « substance » de la nature humaine, en vertu de laquelle tous ceux qui y participent sont hommes, de même il y a aussi une unité substantielle des Chrétiens par la participation de toute âme baptisée à l'Humanité sacrée du Christ. La création naturelle des âmes et leur re-création surnaturelle dans le Christ sont des actes de la Puissance divine qui ne peuvent jamais être annihilés. Le sceau de la re-création de l'homme à la ressemblance du Christ est aussi indélébile que le sceau de la première création à l'image de Dieu. Et, de toute évidence, c'est précisément cette unité réelle, substantielle et indestructible de la vie surnaturelle parmi les Chrétiens qui

forme le cadre inexorable dans lequel il convient de se placer pour bien juger le péché des schismes chrétiens, et qui rend intolérable, si ce n'est sous le signe de la Sainte Croix et dans une attitude de prière et de pénitence, la pensée que le jugement de ce péché puisse être imminent. Cette même solidarité de vie chrétienne qui enveloppe tous les Chrétiens dans ce jugement est le fond solide sur lequel tous peuvent s'unir dans une commune douleur et dans un commun espoir.

L'action spirituelle de cette prière doit être une action qui procède d'une entière sincérité aux faits, — ne voyant pas l'unité de foi là où elle n'est pas, — et qui aussi procède d'une dévotion également entière à l'idéal d'unité tel que Notre-Seigneur Lui-même l'entend dans sa prière pour l'unité. Notre prière peut être une et universelle lorsqu'elle descend les sentiers de l'humiliation et de l'impuissance humaines et lorsqu'elle s'élève vers le trône de Dieu. Son mouvement « vertical » le plus grand est libre et légitime. Mais, s'il est associé aux mouvements « horizontaux », sur le plan symbolique de la religion, comme une « transgression » purement humaine parmi les barrières qui divisent, il semblerait présomptueux. Une telle action « horizontale », comme le serait par exemple l'inter-communion, impliquerait des dangers innombrables. Elle pourrait voiler le péché du schisme sous une trompeuse apparence d'unité de foi, et cette unité serait non-existante. Elle pourrait pousser les âmes justement révoltées par les dissensions à jouir aveuglément d'une paix illusoire, et il n'y aurait pas de véritable paix. Elle tendrait certainement à souiller l'intégrité des symboles sacrés, en cherchant à réunir des symboles contradictoires sous les formes équivoques des mots. Et, ce qui est pire, elle serait encore bien plus coupable par le déshonneur inévitable qu'elle infligerait à la révélation divine, en découpant le contenu de la foi divine pour le faire tenir dans des limites posées par l'esprit de l'homme et requises par tel ou tel projet d'unité.

Il semblerait que la véritable action de cette prière dût se baser sur le fait que la Religion catholique et l'Unité sont des perfections divines du Cœur de Jésus, existant déjà dans son Cœur, y étant présentes, y demeurant pour toute éternité. *S'il en est ainsi, la vraie prière est une simple adhésion de tous à ce Cœur de Notre-Seigneur.* Autant d'âmes chrétiennes qui **souffrent vraiment du schisme, autant de points d'où peuvent**

partir des prières ferventes venant assiéger ce Cœur divin. Car toute vraie souffrance causée par le schisme parmi les Chrétiens est déjà une communication de la souffrance de son Cœur. Cette communication faite à ses « amis » de sa propre douleur est le fond même du mouvement véritable du Saint-Esprit vers la pénitence pour le schisme.

De plus, dans le Cœur du Christ, cette douleur est une douleur parfaite. C'est une douleur adéquate au mal, tel que Dieu le voit. C'est une douleur si profonde que seule la charité divine, si cruellement blessée par les dissensions humaines en ce qui concerne la foi, peut la mesurer. En effet, ce n'est pas Dieu qui est blessé, car Dieu est impassible. Mais c'est la perfection ineffable de la tendresse de la Charité divine dans le Cœur humain du Verbe Incarné qui reçoit la blessure « dans la maison de ses amis ». Mais comme douleur dans le Cœur de Jésus, elle a une « place », mystérieusement, en Dieu. La terrible et littérale vérité est que ce péché, comme tous les péchés des Chrétiens, n'est pas seulement commis contre Dieu, mais *en* Dieu. Car tous sont dans l'Humanité Sacrée du Fils de Dieu, laquelle est dans le Sein du Père. De même que, d'une part, « il est impossible, sans la foi, de plaire à Dieu », de même, d'autre part, il est impossible d'agir volontairement contre le don de la foi divine sans blesser le Cœur du Christ. Et donc, cette prière, simple adhésion du cœur des Chrétiens, broyé par le péché, au Cœur de Notre-Seigneur, broyé par la douleur, n'a pas besoin d'être « adressée » à Dieu, car tous sont en Dieu. La simple action de cette prière consiste, étant en Dieu, à se tourner vers Dieu. C'est l'acte de la fragilité humaine dans les bras de la fidélité divine, ne se défendant pas davantage contre l'Amour qui le tient embrassé, mais s'enfonçant en lui pour y demeurer.

L'opération effective de cette prière suit comme une conséquence de son principe d'action. Depuis l'Ascension, l'Humanité Sacrée de Notre-Seigneur est au ciel. A la droite du Père, ayant accompli toutes choses, il n'est plus, comme homme, dans le monde. Il n'a pas de contact direct avec le monde, comme aux jours de son humiliation. Sa présence dans le monde est une présence sacramentelle. Cette présence sacramentelle, comme dans l'Eucharistie, n'est donc pas une présence opéra-

tive (4), si ce n'est par l'intermédiaire des membres de son Corps mystique. En tant qu'homme, il ne peut agir sans eux. Il est le pouvoir en puissance de toute la Chrétienté, mais il est en même temps le prisonnier de tous les chrétiens. Son opération, ne s'effectuant que par l'intermédiaire de ses « amis », est strictement conditionnée, en ce qui concerne son efficacité, par la qualité de leur amitié. Son action est contingente du degré suivant lequel ceux, dont Lui seul est la vie, vivent eux-mêmes, entre eux, en Lui, et rien que pour Lui. S'ils aiment ce qu'Il aime, s'ils haïssent ce qu'Il hait, s'ils se réjouissent de ses joies et s'affligent de ses douleurs, dans cette mesure, mais pas davantage, sa Présence sacramentelle et sa puissance sont opérantes aussi bien que réelles. C'est nous, et non pas Lui, qui sommes en contact direct avec les problèmes de la réunion, mais c'est Lui, et non pas nous, qui les comprend tous. Et donc, pour cette raison, la prière d'adhésion au Cœur de Jésus dans le ciel, ou sacramentellement présent sur terre (quelles que soient la pratique de religion et la forme de dévotion sous laquelle cette prière s'exerce) est le seul moyen en notre pouvoir pour que la paix intérieure et l'unité du Cœur de Notre-Seigneur deviennent la paix actuelle et l'unité de son Eglise sur terre. Par cette paix et par cette unité, on veut signifier la paix et l'unité dans la vraie foi ; non cette paix et cette unité des Saints dans le ciel. C'est la paix et l'unité de foi qui appartiennent au Corps de la Foi, l'Eglise militante. Néanmoins nous savons, d'après les paroles de Notre-Seigneur dans sa prière pour l'unité de son Eglise, que sa Volonté est que l'Eglise de la terre, au milieu de ses luttes, soit, en tous ses membres, immaculée dans la foi, — immaculée dans la foi tout comme l'Eglise triomphante est immaculée dans la gloire.

Oxted, Surrey, Angleterre
1938

† Arthur SMALLWOOD.
Directeur de l'école de l'Amirauté d'Holbrook.
Décédé le 9 mars 1938.

(4) Qu'on veuille bien se rappeler, pour l'ensemble de ce passage, notre remarque, p. 936, n. 2.